



**HAL**  
open science

# Fénelon vu par les écrivains antimodernes du XIX<sup>e</sup> siècle

Jean-Baptiste Amadiou

► **To cite this version:**

Jean-Baptiste Amadiou. Fénelon vu par les écrivains antimodernes du XIX<sup>e</sup> siècle. Charles-Olivier Sticker-Métral; François Trémolières. Lectures et Figures de Fénelon, Classiques Garnier, pp.213-226, 2023, Le Siècle classique, 978-2-406-14491-5. 10.48611/isbn.978-2-406-14491-5.p.0213 . halshs-04383118

**HAL Id: halshs-04383118**

**<https://shs.hal.science/halshs-04383118>**

Submitted on 9 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Fénelon vu par les écrivains antimodernes du XIX<sup>e</sup> siècle

*Jean-Baptiste Amadiou*

*République des Savoirs (USR 3608, CNRS/Collège de France/ENS Ulm)*

La présente communication s'intéresse à l'image de Fénelon chez trois antimodernes, de Maistre, Barbey d'Aurevilly et Léon Bloy, retenus en raison de la diversité chronologique (de l'aube au crépuscule du XIX<sup>e</sup> siècle) et de la généalogie intellectuelle qui les unit. Si la pensée maïstrienne sert de matrice doctrinale à Barbey, ce dernier, à son tour, exerce un magistère sur Bloy. Mais en dépit de leur commune anti-modernité et de leur filiation spirituelle, leurs points de vue divergent sur Fénelon, de sorte que le cygne de Cambrai rend épineuse toute classification par rapport aux positions antimodernes. La préface de Barbey aux *Prophètes du passé* décrit une lutte sans merci, depuis la Réforme, entre le principe de la liberté individuelle, caractéristique des modernes, appelés « prophètes de l'avenir », à la suite de Luther et de Descartes, et le principe d'autorité. Or l'œuvre de Fénelon a manqué d'orthodoxie, l'accusant ainsi auprès des antimodernes. De plus, l'archevêque semble parfois se dérober à un exercice énergique et souverain de l'autorité tel qu'on l'attend d'un pasteur ecclésiastique ; plus généralement, son ton et son style, correspondent-ils à son *munus docendi* d'évêque, de directeur, de conseiller et de prédicateur de la foi et des mœurs ? Sa supposée tendresse concorde mal avec le goût martial de la veine antimoderne. Pourtant de Maistre lui tresse des louanges, au point de le préférer, contre toute attente, à l'énergique et monarchiste Bossuet. Les hésitations de De Maistre, Barbey et Bloy s'interrogent sur son orthodoxie, voire sur son christianisme, mais examinent aussi son style jugé parfois improprie à l'expression de l'autorité ecclésiastique.

## L'INTERROGATION DOCTRINALE

Au cours du sixième entretien des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, le personnage du Comte, relai de Joseph de Maistre dans le dialogue, affirme que la prière repose sur la foi et non sur des bases sentimentales. La proposition selon laquelle « le fond de la prière est le désir » lui paraît erronée, alors que le personnage du Sénateur tente d'en atténuer l'hétérodoxie. Parmi les arguments échangés, les interlocuteurs accordent une attention particulière aux auteurs de la proposition. Il est significatif que le Comte en attribue la paternité à Nicole, à l'égard duquel il se montre sévère ; mais le Sénateur, pour nuancer l'anathème de son contradicteur, lui rétorque qu'on lit la même proposition dans les *Maximes des saints*. Que Fénelon l'ait écrite la rend donc plus acceptable, preuve qu'il fait autorité sur les protagonistes, et sur Joseph de Maistre lui-même. Malgré cette autorité reconnue, le Comte maintient son jugement, tout en lavant Fénelon de toute flétrissure :

dans plus d'un endroit de ses œuvres spirituelles, [Fénelon] rétracte ou restreint expressément sa proposition générale. Il affirme, sans la moindre équivoque, *qu'on peut s'efforcer d'aimer, s'efforcer de désirer, s'efforcer de vouloir aimer ; qu'on peut prier même en manquant de la cause efficiente de cette volonté ; que le vouloir dépend bien de nous, mais que le sentir n'en dépend pas ;* et mille autres choses de ce genre ; enfin, il s'exprime dans un endroit d'une manière si énergique et si originale, que celui qui a lu ce passage ne l'oubliera jamais<sup>1</sup>.

Le Comte cherche à tout prix à épargner Fénelon de l'opprobre dont il couvre Nicole par ailleurs. Sa première justification tient aux nuances que l'archevêque de Cambrai apporte dans ses écrits et dans ses lettres à sa propre proposition. Il n'a pas lui-même toujours maintenu pour vraie la formule selon laquelle « le fond de la prière est le désir ». La seconde justification de Fénelon tient à la grandeur avec laquelle il s'est soumis lorsqu'on lui a indiqué ses erreurs. À la différence des jansénistes, explique le Comte, il ne s'est pas obstiné dans une opinion erronée mais a consenti à reconnaître ses exagérations<sup>2</sup>.

La discussion entre le Comte et le Sénateur, commencée sur le fondement sentimental ou spirituel de la prière, dévie sur la personne de Fénelon, sur son autorité et son orthodoxie. Le Sénateur revient au sujet initial. Il interroge à nouveau le Comte : à défaut de *ressentir* le désir, peut-on le *désirer* ? Mais la poursuite du débat ne met pas un terme à la digression, puisque le Comte répond à la question avec des formules de Fénelon :

Ah ! Vous me faites là une grande question. Fénelon, qui étoit certainement un *homme de désir*, semble pencher pour l'affirmative, si, comme je crois l'avoir lu dans ses ouvrages, *on peut désirer d'aimer, s'efforcer de désirer, et s'efforcer de vouloir aimer*. Si quelque métaphysicien digne de ce nom vouloit traiter à fond cette question, je lui proposerois pour épigraphe ce passage des psaumes : *j'ai convoité le désir de tes commandemens*. En attendant que cette dissertation soit faite, je persiste à dire : *cela n'est pas vrai* [...] <sup>3</sup>.

Si le Comte se refuse à céder sur l'origine théologique première de la prière, il consent à reconnaître que le désir peut y participer. Il n'en est certes pas pleinement convaincu, il attend encore une « dissertation » propre à corroborer pareille supposition ; mais il n'en écarte plus l'hypothèse, puisque deux autorités paraissent la valider : l'Écriture et Fénelon. La position de De Maistre ne manque pas d'ambiguïté. D'un côté, il doute de la stricte orthodoxie de Fénelon ; d'un autre, il le loue, reconnaît son autorité et l'appuie par la comparaison avec le psalmiste. Une telle attitude illustre la position de De Maistre sur l'archevêque de Cambrai : pas de blanc seing accordé à ses propos, mais une admiration qui cherche systématiquement des excuses à ses écarts avec l'orthodoxie. Pourquoi une telle complaisance ?

---

<sup>1</sup> Joseph de Maistre, *Les Soirées de Saint-Pétersbourg, ou Entretiens sur le gouvernement temporel de la providence*, Paris, Librairie grecque, latine et française, 1821, t. I, sixième entretien, p. 425-426.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 426-427.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 433.

Un autre texte de Joseph de Maistre éclaire son indulgence constante envers Fénelon. Son essai *De l'Église gallicane dans son rapport avec le Souverain Pontife* reprend la comparaison entre Bossuet et Fénelon. La force du premier aurait pu le séduire, plus que les attendrissements du second ; en outre, l'attachement de Bossuet à la monarchie aurait pu davantage flatter le goût antimoderne que les équivoques politiques de Fénelon, parfois perçu comme un précurseur des Lumières. Pourtant de Maistre marque une nette préférence pour Fénelon, précisément sur les questions doctrinales. Il reproche à Bossuet ses trop faibles condamnations du jansénisme, qui, à ses yeux, incarne avec le protestantisme l'hérésie moderne par excellence, alors qu'il a dépensé une énergie disproportionnée à inspecter les menues peccadilles des *Maximes des saints* :

en face de l'un des ennemis les plus dangereux de l'Église, on cherche Bossuet sans le trouver : est-ce bien le même homme qu'on a vu se jeter aux pieds de Louis XIV pour lui dénoncer les *Maximes des Saints*, en demandant pardon à son maître de lui avoir laissé ignorer si long-temps un si grand scandale ? [...] qui parle du fanatisme de son collègue, du danger de l'état de l'Église ; et qui menace enfin ouvertement le Pape d'une scission, s'il ne se hâte d'obéir aux volontés de Louis XIV ? / Et pourquoi tout cet éclat ? Pour des infiniments petits qui fatiguoient les yeux des examinateurs romains, et qui ne pouvoient guère produire que des thèses dans l'Église et des chansons dans l'état. / Celui même qui trouveroit ce jugement trop laïque (ce que je ne blâmerois point du tout), ne pourroit au moins me contester, s'il est équitable, qu'il n'y avoit nulle proportion et nulle comparaison à faire entre les erreurs que le microscope romain découvroit dans le livre des *Maximes*, et l'hérésie la plus dangereuse qui ait existé dans l'Église, précisément parce qu'elle est la seule qui ait imaginé de nier qu'elle existe<sup>4</sup>.

Au contraire de Bossuet, Fénelon a vu le danger de Port-Royal ; de Maistre cite notamment l'avertissement que lance l'archevêque de Cambrai sur son lit de mort à Louis XIV pour qu'il se méfie du jansénisme<sup>5</sup>. De Maistre procède à une hiérarchisation des hérésies selon leur nocivité supposée. Le jansénisme y occupe la première place, sans commune mesure avec les simples exagérations de langage de Fénelon. Il considère comme ridicule voire criminel d'attirer l'attention sur le quiétisme mais de fermer les yeux sur le jansénisme. Pour de Maistre, s'attaquer à Fénelon présenterait l'inconvénient de donner le beau rôle à ses adversaires, à Bossuet, aux jansénistes, aux gallicans. Mais ses plaidoiries en faveur du prélat ne sont pas seulement motivées par les combats contre des ennemis communs. Pierre Glaudes relève aussi certaines affinités plus substantielles entre les positions de De Maistre et de Fénelon :

---

<sup>4</sup> Joseph de Maistre, *De l'Église gallicane dans son rapport avec le Souverain Pontife*, Tournay, Casterman, s.d. [1821], Livre II, chapitre XI, p. 210-211.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 77 et 82.

Maistre ne peut s'empêcher de montrer une certaine sympathie à l'égard du quiétisme fénelonien. L'anéantissement de l'individu que suppose cette spiritualité, cette mort à soi qu'est le « pur amour » et cette adhésion à la Volonté divine qu'il implique au-delà de tout retour à la raison sur ses intérêts temporels sont de nature, il est vrai, à séduire un penseur qui prône l'adhésion aveugle des individus aux dogmes religieux et politiques de leur nation et leur abandon tranquille à l'autorité<sup>6</sup>

C'est sans doute sur la question doctrinale que les antimodernes s'opposent le plus quand il est question de Fénelon. Leurs opinions sur Fénelon se contredisent. Si de Maistre ne cachait pas son admiration, ses héritiers, surtout Barbey et Bloy, ne partagent pas ses vues. Certaines de leurs considérations doutent non seulement de son orthodoxie, mais même de son christianisme. Barbey, dans un article de critique littéraire sur Laurence Sterne, note ainsi : « Sans le Christianisme, on conçoit très bien l'esprit de Fénelon. Sans le Christianisme, on ne peut même pas concevoir Sterne<sup>7</sup>. » Quant à Bloy, il note dans son journal la visite d'un ancien admirateur qui, après avoir fait fortune, préfère désormais la prose de Fénelon : « Désormais pour lui, il n'y a plus de vérité et le bouddhisme est aussi plausible que la foi chrétienne. L'infériorité de ce malheureux garçon éclate comme si elle était de la lumière. La tristesse me replante ses vieilles griffes dans le cœur<sup>8</sup>. » On ne sait pas très bien comment interpréter la première phrase. S'agit-il des propos rapportés par l'ancien admirateur, ou bien d'une conclusion personnelle que tire Bloy : puisqu'il goûte Fénelon, le christianisme et le bouddhisme se valent. Selon cette seconde hypothèse, le pamphlétaire catholique nierait toute profondeur chrétienne à l'auteur du *Télémaque*. Il ne présenterait qu'une vague mystique, dont la superficie garderait certes un vernis chrétien, mais dont le fond se passerait sans trouble du christianisme. Pareilles opinions contredisent l'opinion de Joseph de Maistre. Mais la contradiction ne traverse pas seulement les écrivains antimodernes entre eux ; le sujet Fénelon exhibe les contradictions internes aux pensées individuelles. L'incohérence est manifeste dans les divers jugements que Barbey a portés sur le prélat.

La comparaison avec Sterne n'est pas un jugement isolé de Barbey sur la faiblesse de la foi chrétienne de Fénelon. Un autre parallèle, avec Vigny cette fois, laisse à nouveau supposer que son christianisme n'est que de raccroc, qu'il n'a rien de convaincu, qu'il est un simple conformisme à l'esprit d'un temps où la foi catholique régnait sur les intelligences. Que serait Fénelon s'il avait vécu après les Lumières, la Révolution et les religiosités des prophètes romantiques ? Une sorte de Vigny, répond Barbey :

---

<sup>6</sup> Pierre Glaudes, notice « Fénelon », dans Joseph de Maistre, *Œuvres, suivies d'un Dictionnaire Joseph de Maistre*, éd. Pierre Glaudes, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 2007, p. 1179.

<sup>7</sup> *Le Pays*, 8 septembre 1853. Repris dans Barbey d'Aurevilly, *Littérature étrangère, Les Œuvres et les hommes*, 2<sup>e</sup> série, Paris, Lemerre, t. XII, 1890. Et dans : Barbey d'Aurevilly, *Œuvre critique*, dir. Pierre Glaudes et Catherine Mayaux, Paris, Les Belles Lettres, t. III, 2007, p. 936.

<sup>8</sup> Léon Bloy, *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, t. I, 1900-1902, Paris, Mercure de France, 1935, p. 73, 24 novembre 1900.

Fénelon, cet homme de foi et d'amour au XVII<sup>e</sup> siècle, s'il avait senti passer sur lui les mauvais courants du XIX<sup>e</sup>, n'aurait peut-être été non plus qu'un sceptique, versant, de désespoir de n'être pas davantage, dans une espèce de fatalisme chrétien, comme Alfred de Vigny [...] y avait versé<sup>9</sup>.

Fénelon n'a pas la foi suffisamment chevillée au corps pour tenir tête aux courants de pensée modernes et sceptiques. Barbey radicalise ici le cliché d'un Fénelon langoureux, dont les croyances intimes manquent de vigueur. Le prélat apparaît moins comme un homme de foi qu'un poète romantique avant l'heure, en proie aux modes du temps. Barbey et Bloy campent parfois Fénelon en sceptique pour lequel le christianisme n'est que d'apparat.

Pourtant cette sévérité se mêle chez Barbey à des considérations plus nuancées et plus amènes, en contradiction avec les jugements les plus sévères. S'il n'apprécie pas le tour expressif que prend la foi de Fénelon, il lui reconnaît sa sincérité et l'utilité qu'elle peut avoir pour les esprits délicats de son espèce. Il développe ce point de vue dans l'unique recension qu'il ait commise sur des œuvres de l'archevêque ; encore s'agit-il de juger en un seul article les écrits spirituels de Nicole, Bourdaloue et Fénelon. Barbey compose une critique animée de sentiments contraires, distribuant louanges et reproches. Deux œuvres lui paraissent réussies : « Fénelon n'a vraiment de talent personnel et incontestable que dans son Existence de Dieu, le plus éloquent fragment de métaphysique qu'on ait écrit, et ses Lettres spirituelles, ses œuvres de conseil et de direction<sup>10</sup>. » Tel est l'unique éloge sans mélange de l'article. Pour le reste, Barbey se montre partagé, à la fois sur le style littéraire de Fénelon et sur la forme de sa foi. Littérairement, il le considère comme un héritier appliqué mais sans génie des antiques, au « talent exquis et ravissant » ; il est un « bel esprit bien plus que grand esprit », « continuant la Renaissance sous Louis XIV », « mais dont la forme antique pâlit devant celle d'André Chénier comme un *poncif* pâlit devant la vie »<sup>11</sup>. Religieusement, il ne lui dénie pas la foi chrétienne, comme dans les comparaisons avec Sterne et Vigny : « il peut faire du bien à quelques âmes », reconnaît-il<sup>12</sup>. Mais l'aveu s'accompagne de réserves, elles-mêmes nuancées. Si Barbey ne partage pas la manière dont Fénelon exprime sa foi, il accepte que plusieurs expressions religieuses soient légitimes :

Pour notre compte, ce n'est pas là l'expression chrétienne que nous choisirions. Le christianisme de Fénelon est bien dépouillé de tout ce qui constitue, — non la vieille foi,

---

<sup>9</sup> « *Les Destinées, poèmes philosophiques*, par A. de Vigny (Chez Michel Lévy) », *Le Pays*, 31 janvier 1864. Repris dans Barbey d'Aureville, *Les Poètes, Les Œuvres et les hommes*, 2<sup>e</sup> série, Paris, Lemerre, t. XI, 1889. Et dans Barbey d'Aureville, *Œuvre critique, op. cit.*, t. III, p. 827.

<sup>10</sup> Barbey d'Aureville, « Nicole, Bourdaloue, Fénelon », *Philosophes et Écrivains religieux et politiques, Les Œuvres et les hommes*, 3<sup>e</sup> série, Paris, Alphonse Lemerre, t. XXV, 1909, p. 103-104.

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> Cf. Barbey d'Aureville, « Auguste Nicolas », *Philosophes et Écrivains religieux et politiques, Les Œuvres et les hommes*, 3<sup>e</sup> série, Paris, Alphonse Lemerre, t. XXV, 1909, p. 22. Et : Barbey d'Aureville, *Œuvre critique, op. cit.*, t. III, p. 585).

— mais les vieilles formes de la foi de nos pères. On y parle assez peu de la Vierge et des saints. Les crucifix n’y saignent pas aux regards comme ils saignaient à certains jours, au Moyen Age, et comme on croit les voir saigner encore dans certaines œuvres de contemplation plus ardente<sup>13</sup>.

Mais après cette première réserve, sans grande conséquence sur la foi de Fénelon, il en avance une seconde, nettement plus incisive, mettant en doute la sincérité d’un directeur et d’un mystique par ailleurs courtisan :

Fénelon, qui s’efforce de mettre dans ses œuvres spirituelles ce qu’il n’avait pas, ce fin courtisan : le détachement du monde et l’amour du petit, comme dit Sacy, a plus de quiétude que d’élan. C’est un mystique sans ascension de cœur, comme disent les mystiques ! L’expression du christianisme de sainte Thérèse, par exemple, n’est pas la sienne, et voilà pourquoi il plaît tant aux gens du monde et aux philosophes<sup>14</sup>.

Le rapprochement antithétique entre le courtisan versaillais et Thérèse d’Avila ne manque pas de piquant. Barbey intègre le nom de Fénelon à des listes de personnages avec lesquels il fait corps. Mais ces énumérations varient. Tantôt l’archevêque figure dans une série qui fait autorité ; par exemple, Barbey explique que la conscience du curé d’Ars fait de lui « l’égal, pour le moins, de Bossuet, de Fénelon, de sainte Thérèse »<sup>15</sup> (on remarque d’ailleurs ici qu’il n’entre plus en opposition avec Thérèse d’Avila) ; ou encore, au sujet de Milton, Barbey s’en prend au « pédantisme de la sainteté anglaise », « une horrible sainteté, qui n’a rien ni de saint François de Sales, ni de Fénelon »<sup>16</sup>. La présence de Fénelon aux côtés de Bossuet, sainte Thérèse ou François de Sales le classe parmi les autorités religieuses. Tantôt, au contraire, Barbey l’insère dans des énumérations dévalorisantes. Dans un article sur Henri Martin (historien obnubilé par les druides dont il croit percevoir la pénétration sous-jacente après la fin du paganisme), Barbey ironise sur le fait qu’il en a omis certains : « M. Henri Martin, si *druidant* qu’il soit, n’a pas été assez hardi pour affronter son propre ridicule en promenant des Druides à travers les temps modernes, quoique pourtant Fénelon, Voltaire, Rousseau, Montesquieu, etc., soient au fond aussi [...] d’anciens druides déguisés<sup>17</sup> ! » Fénelon figure cette fois auprès des grands noms des Lumières. La comparaison

---

<sup>13</sup> Barbey d’Aureville, « Nicole, Bourdaloue, Fénelon », art. cit., p. 103-104.

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> « Le Curé d’Ars », *Le Pays*, 18 janvier 1861. Repris dans Barbey d’Aureville, *Les Philosophes et les Écrivains religieux, Les Œuvres et les hommes*, 2<sup>e</sup> série, Paris, Quantin, t. IX, 1887. Et dans : Barbey d’Aureville, *Œuvre critique, op. cit.*, t. III, p. 229.

<sup>16</sup> « Milton, sa vie et ses œuvres. Par M. Edmond de Guerle. Chez Lévy », *Le Constitutionnel*, 22 septembre 1868. Repris dans Barbey d’Aureville, *Œuvre critique, op. cit.*, t. III, p. 725.

<sup>17</sup> « Histoire de France » par Henri Martin, *Le Pays*, 24 janvier 1860. Repris dans Barbey d’Aureville, *Les Historiens politiques et littéraires, Les Œuvres et les hommes*, 1<sup>e</sup> série, Paris, Amyot, t. II, 1861. Et dans Barbey d’Aureville, *Œuvre critique, op. cit.*, t. I, p. 423.

de ces listes témoigne des contradictions de Barbey, de sa difficulté à classer axiologiquement Fénelon dans un camp.

## PRATIQUE DE L'AUTORITÉ ET STYLE CHEZ FÉNELON

Une autre question relative à l'autorité se pose aussi : la manière dont Fénelon a exercé son autorité d'évêque et son ministère d'enseignement. Là encore les réponses divergent. Fidèle à sa défense du grand précepteur, de Maistre le trouve d'une autorité virile. Dans *De l'Église gallicane*, il récuse l'image du cygne de Cambrai, surtout lorsqu'on la compare à l'aigle de Meaux, puisque Fénelon « avoit peut-être dans l'esprit moins de flexibilité, moins de condescendance et plus de sévérité » que Bossuet<sup>18</sup>. Le Comte, dans *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, retient aussi une anecdote peu conforme au cliché du prélat mystique plein d'attendrissement :

Cherchez dans les œuvres spirituelles de Fénelon la lettre qu'il écrivoit à un officier de ses amis. Désespéré de n'avoir pas été employé à l'armée, comme il s'en étoit flatté, cet homme avoit été conduit, probablement par Fénelon même, dans les voies de la plus haute perfection : il en étoit à *l'amour pur* et à *la mort des mystiques*. Or croyez-vous peut-être que l'âme tendre et aimante du *cygne de Cambrai* trouvera des compensations pour son ami dans les scènes de carnage auxquelles il ne devra prendre aucune part ; qu'il lui dira : *après tout, vous êtes heureux ; vous ne verrez point les horreurs de la guerre et le spectacle épouvantable de tous les crimes qu'elle entraîne ?* il se garde bien de lui tenir ces propos de femmelette ; il le console, au contraire, et s'afflige avec lui. Il voit dans cette privation un malheur accablant, une croix amère, toute propre à le détacher du monde<sup>19</sup>.

Si de Maistre voit en Fénelon une heureuse conciliation du goût militaire et de la piété religieuse, Barbey lui dénie au contraire une telle énergie, au point de douter de son autorité comme évêque. Un article critique sur le *Tableau historique de la philosophie politique* d'Edmond de Beauverger fait grief à l'auteur d'avoir confondu les philosophes et les docteurs ecclésiastiques. Barbey refuse qu'on assimile les maîtres de l'enseignement doctrinal à de simples penseurs politiques ou religieux, à l'exception de Fénelon : « Qu'il prenne, s'il veut Fénelon, l'auteur du *Télémaque* et le précepteur du duc de Bourgogne, mais qu'il ne mette la main ni sur Suarez, ni sur Bellarmin, ni sur Bossuet lui-même, car Bossuet, comme saint Augustin, n'a pas cessé d'être un évêque »<sup>20</sup>, ce qui laisse entendre que Fénelon a manqué à

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 217.

<sup>19</sup> Joseph de Maistre, *Les Soirées de Saint-Pétersbourg*, *op. cit.*, t. II, p. 22-23.

<sup>20</sup> « Tableau historique de la philosophie politique, suivie d'une Étude sur Sieyès, par M. Edmond de Beauverger », *Le Pays*, 30 juin 1858. Repris dans Barbey d'Aurevilly, *Les Philosophes et les Écrivains religieux, Philosophes et Écrivains religieux et politiques, Les Œuvres et les hommes*, 1<sup>e</sup> série, Paris, Amyot, t. I, 1860. Et dans Barbey d'Aurevilly, *Œuvre critique*, *op. cit.*, t. I, p. 231.

sa charge épiscopale, qu'il n'a pas exercé son ministère avec l'application attendue et qu'il ne mérite donc pas à ce titre de figurer parmi les docteurs catholiques.

Entre l'admiration de De Maistre et la sévérité de Barbey, Bloy propose une position plus médiane : Fénelon savait exercer son autorité épiscopale, même s'il est dépourvu de sainteté. Il évoque ainsi dans son journal la lettre que lui envoie un prêtre désespéré :

Il veut avoir raison de se révolter, de se ronger le cœur, de juger les autres sans se juger lui-même. Il semble évoluer du côté du protestantisme. Déjà il en parle la langue. [...] Un évêque paternel pourrait le sauver en courant charitablement après lui. Fénelon, qui n'était pourtant pas un saint, n'eût pas hésité, on peut le croire. Mais l'évêque de ce prêtre en agonie est trop occupé de gymnastique et de fanfares<sup>21</sup>.

Bloy manque lui aussi de cohérence : l'évêque paternel et charitable du présent jugement n'a rien à voir avec le sceptique chez lequel bouddhisme et christianisme perdent leurs reliefs propres.

Le style antimoderne, si l'on peut en parler au singulier, se complaît dans l'énergie au détriment de la délicatesse. Le Comte des *Soirées de Saint-Petersbourg* louait la force d'un Fénelon compréhensif du malheur que doit subir un soldat privé de carnages. Barbey renvoie plutôt l'archevêque de Cambrai du côté du raffinement. Malgré son différend politique avec Stendhal, il voue pourtant une admiration au romancier qui incarne à ses yeux le modèle de l'écrivain énergique. La qualité de Stendhal, explique-t-il, est la force, par opposition aux romanciers de la grâce, de l'ampleur ou de l'abondance, cette force étant la qualité « la plus rare qu'il y ait dans ce temps de cerveaux de cœurs ramollis » : « Voilà le secret de son empire sur les âmes plus énergiques que délicates, et de la révolte de ces dernières. Figurez-vous Fénelon, ou même Joubert, lisant Stendhal ! Voilà aussi le secret de sa longue impopularité »<sup>22</sup>. La plaidoirie esthétique en faveur de Stendhal situe l'origine de l'incompréhension à l'égard du romancier, et plus généralement à l'encontre de la nouvelle littérature de l'énergie, dans l'ascendant qu'exerce le goût de l'exquis et du ravissant, dont Fénelon est l'une des meilleures incarnations. Bloy avance un grief semblable, à la fois esthétique et ascétique : Fénelon a durablement détourné une partie du clergé français de ce qu'il nomme le « naturalisme pénitentiel ».

Au chapitre XLVII du *Désespéré*, il dénonce l'esprit frileux et effarouché des prêtres contemporains, trop influencés entre autres par la spiritualité fénelonienne. Le personnage de Véronique se rend dans un confessionnal pour y déclarer sans ironie ni révolte « Mon père, je suis une sale prostituée » ; elle se voit jeter le guichet au nez. Le narrateur se livre à alors à

---

<sup>21</sup> Léon Bloy, *Le Pèlerin de l'absolu, 1910-1912*, Paris, Mercure de France, 1914, 22 mars 1911, p. 111-112.

<sup>22</sup> « *Œuvres posthumes de Stendhal. Correspondance inédite*, avec une introduction de Prosper Mérimée », *Le Pays*, 18 juillet 1856. Repris dans Barbey d'Aurevilly, *Littérature épistolaire, Les Œuvres et les hommes*, 2<sup>e</sup> série, Paris, Lemerre, t. XIII, 1892. Et dans Barbey d'Aurevilly, *Œuvre critique, op. cit.*, t. I, p. 1039.

une analyse psychologique de l'ecclésiastique, dans laquelle l'enseignement de Fénelon a une part de responsabilité :

C'était, peut être, un de ces jeunes prêtres caramélisés dans la blanche confiture des petites puretés « inviolables », qui conçoivent la vie comme une très longue allée d'innocents tilleuls de séminaire, avec une petite statue de Marie sans tache à l'extrémité, au-dessous d'un phylactère édifiant déployé par deux chérubins, pendant que d'immaculées douillettes et d'insexuels surplis vont et viennent, sirupeux de chasteté. Peut-être aussi, était-elle tombée sur quelque mûr soutanier, admirateur de Fénelon et de Nicole, et farouche ennemi du naturalisme pénitentiel, par conséquent, expulseur impitoyable de tout repentir qui déconcertait les litotes et les hypotyposes de son formulaire. Ces deux variétés de vermine sacerdotale remplacent assez souvent, de la manière la plus effective, les filets du Prince des apôtres par les filets de la morgue où vont se jeter certains misérables, au désespoir desquels il n'avait manqué, jusqu'alors, que le suggestif dégoût de les rencontrer<sup>23</sup>.

Bloy, comme Barbey dont il radicalise même le jugement, reprend l'image d'un Fénelon extrêmement délicat, au point de paraître comme une âme sensible et tendre. La douceur dans laquelle on le campe correspond à la périphrase métaphorique du « cygne de Cambrai ».

Si de Maistre n'approuve pas l'image d'un Fénelon doux, puisqu'il voit en lui un dur voire un rigide, Barbey semble parfois verser dans le lieu commun ; cependant, il lui arrive là encore de se contredire. À plusieurs reprises, il nie la tendresse réelle de Fénelon ; mais, à la différence de De Maistre, il ne s'agit pas pour lui de révéler une fermeté sous-estimée ; il dénonce plutôt son affectation de délicatesse. Sa douceur n'est que de façade, répète-t-il. Pour tenter de cerner la psychologie de Blanc de Saint-Bonnet, Barbey recourt à une comparaison, éloquente pour saisir son opinion sur Fénelon. Le penseur contre-révolutionnaire est vu comme « plus vraiment doux que Fénelon, plus cygne que ce cygne, car Fénelon n'avait que la coquetterie de la douceur »<sup>24</sup>. La coquetterie de Fénelon revient plusieurs fois sous sa plume. Si l'image du cygne lui semble trompeuse en ce qu'elle suppose une onction qui n'est qu'un masque à son avis, la figure convient en revanche pour décrire avec justesse la sinuosité d'esprit qui caractériserait l'archevêque. Une fois de plus, Barbey convoque Fénelon à titre de comparaison, alors qu'il brosse un portrait du cardinal Consalvi :

Consalvi est un Fénelon simplifié au contact des affaires. C'est le Fénelon de la droiture, sans chimère à l'esprit : un Fénelon de gouvernement. Ses Mémoires, dans leur concision qui dit le fait sans le broder jamais, ne rappellent en rien les splendeurs nitides du cygne de Cambrai, les courbes charmantes de cet esprit, plein de coquetterie, qui croyait peut-

---

<sup>23</sup> Léon Bloy, *Le Désespéré*, Paris, A. Soirat, 1887, ch. XLVII, p. 241.

<sup>24</sup> Barbey d'Aurevilly, *Œuvre critique, op. cit.*, t. III, p. 28.

être que la ligne la plus courte pour arriver d'un point à un autre n'était pas la plus droite et que la géométrie avait tort<sup>25</sup>.

La charge de ce portrait indirect, qui sert de faire-valoir à Consalvi, tient à l'absence de droiture de Fénelon, non seulement par son art de la dissimulation (l'idée de coquetterie revient encore), mais aussi par le manque de spontanéité et de simplicité. Sa sinuosité d'esprit peut rappeler la courbe du cygne ; mais Barbey reprend aussi une image à Joubert, plus idoine de ce point de vue, celle du serpent :

Il a le charme, il a la grâce, — ce rien de la grâce que n'avait pas Nicole, et avec lequel on solde tout ! Il l'a même encore dans l'affectation, car il est souvent affecté. On pourrait mettre au compte de Fénelon, en le modifiant un peu, un mot piquant et juste qui a été dit sur Diderot : — Diderot n'est naturel que quand il est exagéré. — Fénelon, lui, n'est naturel que dans je ne sais quelle affectation de simplicité qui lui sied et qu'on lui pardonne. Joubert, à qui on ne reviendra jamais assez, disait qu'il avait tout du serpent, excepté le dard et le venin. Il en avait la séduction, la fascination, le brillant, la souplesse, la caresse, l'enroulement irrésistible, mais aussi l'insidiosité. On l'appelle le cygne de Cambrai, le cygne, c'est-à-dire l'animal ailé, — car Fénelon a des ailes — qui, par les flexibilités de son cou et l'ondulation de ses mouvements, rappelle le plus ce serpent auquel l'a comparé Joubert<sup>26</sup>.

La même image du serpent sans venin apparaît encore dans une comparaison entre Fénelon et Joubert précisément : « le beau Fénelon, dont on dit qu'il fallait faire effort pour cesser de le regarder, est un grand ondoyant aux mouvements de cygne et même de serpent... innocent, s'il en est, et si, à la première tortuosité, à la première ramperie, on n'est pas serpent tout à fait »<sup>27</sup>. Le bestiaire aurevillien pour figurer Fénelon ne manque d'équivoques. Au-delà de la nature courbe, insinuante et artificieuse, l'image double (voire triple si l'on y ajoute celle du serpent *sans venin*) reste difficile à fixer axiologiquement. Barbey ne semble pas porter un jugement de valeur définitif et clairement identifiable sur la personne et l'œuvre de Fénelon, ce qui explique en partie ses contradictions. L'équivocité du bestiaire tient d'abord à l'hésitation hétérogène entre le cygne et le serpent, même si le caractère monstrueux du

---

<sup>25</sup> Sur les *Mémoires du cardinal Consalvi*, article du *Pays*, 12 juin 1864. Repris dans Barbey d'Aurevilly, *Mémoires historiques et littéraires, Les Œuvres et les hommes*, 2<sup>e</sup> série, Paris, Lemerre, t. XIV, 1893. Et dans Barbey d'Aurevilly, *Œuvre critique, op. cit.*, t. IV, p. 431.

<sup>26</sup> Barbey d'Aurevilly, « Nicole, Bourdaloue, Fénelon », *Philosophes et Écrivains religieux et politiques, Les Œuvres et les hommes*, 3<sup>e</sup> série, Paris, Alphonse Lemerre, t. XXV, 1909, p. 103-104.

<sup>27</sup> « *Pensées et Correspondance de M. J. Joubert (deuxième édition)* », *Le Pays*, 9 septembre 1862. Repris dans Barbey d'Aurevilly, *Les Critiques ou les Juges jugés, Les Œuvres et les hommes*, 1<sup>e</sup> série, Paris, Frinzine, t. VI, 1885. Et dans Barbey d'Aurevilly, *Œuvre critique, op. cit.*, t. II, p. 504. L'annotation de l'éd. Pierre Glaudes et Catherine Mayaux précise qu'il s'agit d'une citation approximative du propos de Joubert : « Fénelon habite les vallons et la mi-côte ; Bossuet les hauteurs et les derniers sommets. L'un a la voix de la sagesse, et l'autre en a l'autorité [...]. Fénelon nage, vole, opère dans un fluide ; mais il est mou ; il a plutôt des plumes que des ailes. Son mérite est d'habiter un élément pur ». (« *Ecrivains religieux* », Joubert, *Pensées, essais et maximes*, Paris, Goselin, 1842, t. II, p. 161-162.)

rapprochement pourrait rappeler le sens littéral de la chimère que Barbey critique en Fénelon. Mais l'image du serpent est en soi ambiguë, pour au moins deux raisons ; si l'on considère les connotations du serpent, dans l'imaginaire chrétien et en particulier biblique, il possède à la fois le côté inquiétant de la figuration maléfique, mais aussi un aspect plus positif, celui du précepte évangélique « soyez prudents comme des serpents, et simples comme des colombes » (Matthieu, 10, 16). Si le Fénelon de Barbey use de cette prudence, il en abuse aussi, au point de perdre la simplicité des colombes pour la sinuosité du cygne. Le second motif d'ambiguïté tient à l'image du serpent sans « dard » : la figure est équivoque, elle exonère certes Fénelon de toute violence venimeuse et donc l'innocente d'une éventuelle méchanceté, mais sous la plume de Barbey, l'absence de croc à venin s'apparente potentiellement à une sorte de castration, à une forme d'impuissance selon le romancier qui professe une littérature virile et qui reproche au soutanier sa coquetterie. Il en ressort un Fénelon globalement moyen, chrétien sans véritable conviction, évêque dépourvu de poigne, courtisan mais pas méchant, prédicateur pour délicats ; si la vertu de prudence chez lui surabonde, celle de force lui semble étrangère. Ce déséquilibre le condamne à l'un des défauts que Barbey supporte le moins : la tiédeur.

Même si des divergences et des contradictions traversent les représentations que de Maistre, Barbey et Bloy se forgent de Fénelon, ils semblent s'accorder sur trois points : 1) tous reconnaissent à Fénelon un authentique talent, une grâce de style, mais aussi une pratique au moins extérieure de la charité et de ses devoirs de chrétien, de prêtre et d'évêque, bien que Barbey et Bloy doutent parfois de la profondeur de ses convictions ; 2) les trois antimodernes jugent que Fénelon n'est pas celui qu'on croit, luttent contre des clichés répandus à son égard, en particulier l'image commune d'un homme tendre (de Maistre perçoit ainsi en lui une force martiale ; Barbey considère la tendresse comme une posture affectée, une coquetterie) ; 3) à des degrés divers, ils voient en Fénelon un personnage équivoque. Une telle ambiguïté éclate dans le bestiaire saugrenu dont use Barbey, mêlant le cygne et le serpent sans dard ; elle pointe plus discrètement chez de Maistre qui le cite comme une autorité doctrinale sans pour autant se montrer tout à fait convaincu de son orthodoxie en tous points. Le Fénelon de Bloy est lui aussi équivoque : s'il favorise un affadissement du clergé, l'archevêque a un sens de la responsabilité paternelle qui fait défaut à certains évêques du XIX<sup>e</sup> siècle.

Ces équivoques expliquent les contradictions des antimodernes entre eux, notamment entre les louanges de De Maistre – qui voit en lui un défenseur de l'orthodoxie face au jansénisme, un homme énergique et fidèle aux institutions politiques traditionnelles – et les critiques parfois sévères de Barbey et Bloy pour qui Fénelon, au contraire, n'est pas fiable et verse dans un christianisme lesté de ses formes vigoureuses en matière de dévotion et de pénitence, voire dans un certain scepticisme. Ces équivoques expliquent aussi les contradictions qui traversent les jugements de Barbey et de Bloy. Fénelon leur paraît insaisissable et glissant.